

L'INSTANT DE MA MORT

C'est une entreprise périlleuse, non sans risque de vous parler de Maurice Blanchot, de son récit "L'instant de ma mort".

Je croyais cerner mon sujet et me voici cernée de toutes parts. Lire M. Blanchot, personnellement, c'est une expérience intime, saisissante, sidérante pouvant aller jusqu'au malaise.

Entrer dans l'œuvre de M. Blanchot c'est discerner quelque chose d'impénétrable, d'indicible, qui serait celle de l'instant créateur.

Qui serait à voir avec le Réel. Ce Réel, concept inarticulable, débordant de tout savoir et qui a partie liée avec l'impossible. Le Réel, c'est l'impossible disait Lacan. Bataille disait la même chose : "Là où l'impossible sévit, toute explication se dérobe"¹ (notons au passage l'étrange proximité qui unit les formulations de Bataille, Blanchot et Lacan).

Il (ce réel) oblige à un travail incessant de la pensée, de l'écriture.

Courant juillet 1994, Jacques Derrida reçoit de M. Blanchot, une lettre, datée du 20 juillet.

" 20 juillet. Il y a cinquante ans, je connus le bonheur d'être presque fusillé"²

C'est sous le signe de son anniversaire que M. Blanchot, il a 87 ans, publia "L'instant de ma mort", donc en 1994 (chez Fata Morgana, réédité chez Gallimard en 2002).

Récit extrêmement bref, quelques pages, de sa "presque disparition". Ecrit dans un style classique, fulgurant, abyssal, côtoyant l'indicible, M. Blanchot revient sur ce jour de juin 1944 (non pas en juillet), le 20 probablement, où il manqua d'être fusillé au pied de sa demeure familiale à Quain (en Saône et Loire) :

Un jour de juin, parmi des actions de représailles, un officier allemand se présente au "Château", accompagné de soldats (des russes collaborateurs). Il prétend que Blanchot écrit dans des journaux clandestins, le fait mettre en joue, perquisitionne, s'empare de manuscrits (une première version de l'Arrêt

de mort ?). Une diversion des maquisards éloigne l'officier nazi. L'un des soldats satisfaits de leurs butins, fait signe à Blanchot de disparaître. Il s'évade vers les bois. "Je me suis effacé" dira-t-il à Dyonis Mascolo³.

Ainsi, par un concours de circonstance improbable, M. Blanchot échappe à la mort.

Seuls des amis très proches ont été mis au courant. Seules quelques allusions furtives de sa part. Il publie un article étonnant le 29 juin 1944 dans le Journal des débats, intitulé "Des diverses façons de mourir"⁴ :

"La mort a pour effet de nous changer un objet pur. Un homme que nous regardons est déjà en partie abandonné de la vie. Pendant un instant, il est le prisonnier des yeux qui le soumettent [...] nous n'existons plus que par rapport à autrui."

Et dans "La folie du jour" :

*"La folie du monde se déchaîna. Je fus mis au mur comme beaucoup d'autres. Pourquoi ? Pour rien. Les fusils ne partirent pas."*⁵

C'est un récit autobiographique, écrit pour une grande part (dans cette poignée de mots) au futur antérieur. Et si M. Blanchot l'écrit 50 ans après l'événement, c'est que l'instant de sa mort n'a d'existence que par l'écriture qui ne se définit non par rapport à son œuvre mais par rapport à la mort, "*la mort impossible nécessaire*".⁶

Titre énigmatique (dans sa sobriété, il y a une outrance) que "L'instant de ma mort" et dont le récit n'en n'est que le témoignage celui d'une "*expérience inédite*".⁷, celle de l'instant de ma mort.

Récit donc qui passe du "Je" *qui se souviens d'un jeune homme, empêché de mourir par la mort elle-même*, au "il" , le jeune homme déjà moins jeune, pour revenir au "je" et au "tu" :

"je suis vivant, non tu es mort". (avant derniers mots).

Le sujet se retire, s'efface, se soustrait à lui-même pour revenir dire d'une autre voix mais qui est la même ce qui s'est passé sans lui et avec lui.

Déchirure du sujet. Deux figures, deux voix. Une voix narrative (le neutre), une voix narratrice (qui raconte quelque chose).

"Ici en deux" (André du Bouchet)

Je voudrais ouvrir une parenthèse pour dire que psychanalyse et écriture utilisent l'une et l'autre les signifiants du langage, en joue, mais elles ne prennent pas le signifiant du même côté. L'expérience psychanalytique est fondamentalement une expérience de la parole, l'écriture, elle va contre la parole, même si c'est avec les moyens du langage, "*contre cette immensité parlante qui s'adresse à nous en nous détournant de nous.*"⁸ Ecrire, c'est se détourner du langage (je viens d'écrire "détourner", l'écriture côtoie le trou, le réel). La psychanalyse vise à réduire la parole à son essence de semblant, de par-être dit Lacan. La quête de l'écriture est d'atteindre le non-semblant, la chair du mot jusqu'à l'os, la lettre, par ses effets de translittération.

Revenons à notre récit :

Déchirure du sujet, déchirure de l'instant : "je ne suis pas mort et je suis mort".

Nous n'avons pas l'expérience de notre propre mort. Nous ne pouvons en témoigner. Elle ne se présente jamais à nous en tant que telle mais en tant que possibilité d'être indéfiniment différée. Mais nous avons affaire là où se manque-à-dire cette "énigmatique absence", nous avons affaire à notre être-pour-la-mort.

La réalité de notre propre mort n'est aucun objet inimaginable, nous ne pouvons rien en savoir sinon que notre être est promis à la mort. Par contre, nous pouvons témoigner de l'imminence de notre mort, de son instance "comme imminence différée".

L'instant, comme instantanéité, l'instance comme instance juridique, comme "un sursis", comme "sur le point d'arriver", "quelque chose d'imminent", mais aussi comme une lettre en souffrance quand elle est en instance d'être délivrée, l'instance de la lettre, *l'instance de l'être*.

A la pointe de l'instance donc (comme à la pointe des fusils), à la rencontre de la mort qui n'est jamais qu'une imminence, jamais qu'une instance, jamais qu'un sursis, une anticipation, la rencontre de la mort comme anticipation avec la mort même, avec cette mort qui elle est déjà arrivée selon l'inéluctable: rencontre entre ce qui va arriver et ce qui vient d'arriver, entre ce qui va venir et ce qui vient de venir, entre ce qui va et vient, comme l'écrit J. Derrida⁹.

La mort vient d'arriver dès l'instant où elle va arriver :

"je suis vivant, non tu est mort", l'attente, cette béance, c'est la mort.

C'est l'instant de *l'expérience inédite* :

Je sais- le sais-je - que celui que visaient déjà les Allemands, n'attendant plus que l'ordre final, éprouva alors un sentiment de légèreté extraordinaire, une sorte de béatitude (rien d'heureux cependant), - allégresse souveraine ? La rencontre de la mort et de la mort ?

A sa place je ne chercherai pas à analyser ce sentiment de légèreté [...]. Mort - immortel. Peut-être l'extase.

Epreuve vertigineuse du ravissement. Ravi par la mort.

En m'appuyant sur l'analyse de Claude Rabant¹⁰ d'un texte de Bataille intitulé "*Le dernier instant*", paru dans le n° 5 de Critique en octobre 1946, à propos de la lettre de Catherine de Sienne, j'aimerais avancer que le sujet de *l'instant de ma mort* est comme délivré du principe de plaisir. Si le principe de plaisir signifie échanger sa vie contre un sens, alors en un tel instant, le principe de plaisir cesse de valoir.

La mort donne à la vie sa cause exacte .

Un instant, et l'être du sujet et sa souveraineté s'impose en deçà de toute représentation. Rien ne demeure, sauf "l'émoi sensible" (Bataille) : cette extase, ce sentiment de légèreté, cette béatitude, cette allégresse souveraine, qui confère à la mort son double trait de d'insignifiance et de souveraineté :

"Etre réduit à l'intérêt de l'instant même" écrit Bataille est alors ce qui se dessine.

Cet "émoi sensible" est porté à un tel degré que le temps à venir est supprimé donnant à l'instant sa pure souveraineté :

"mort - immortel"

A l'instant, brusque retour au monde.

A cet instant, l'instant se défit révélant l'impossible, qu'il dénoue. L'instant de la rencontre n'aboutit pas et s'ouvre sur nulle part. Le jeune homme déjà moins jeune est floué de sa mort par cet instant qui se dérobe, sans fin. Il y a une interruption du mourir, un arrêt de l'arrêt de mort.

Peut-être l'erreur d'une injustice (se déportant sur une injustice de classe).

Il s'éloigna toujours dans [ce] sentiment de légèreté qui ne le quittera plus jamais.

Plus tard, retour au monde, retour à la littérature, il rencontre Malraux, à qui un événement similaire est arrivé¹¹, Paulhan...

Qu'importe,

" Seul demeure le sentiment de légèreté qui est la mort même, ou pour le dire plus précisément, l'instant de ma mort désormais toujours en instance."

Seul demeure l'écriture :

"Je sais, j'imagine que ce sentiment inanalysable changea ce qui lui restait d'existence".

La mort est au cœur de l'écriture blanchotienne ou plus exactement au cœur de cet instant comme imminent du jamais arrivé qui arrive sans cesse, faisant sienne : *"la définitive impossibilité d'en finir"* de Maldoror.¹²

*Ecrire pour pouvoir mourir, écrire pour être à la hauteur de sa propre mort. M. Blanchot écrira en trois ans la deuxième version de *Thomas l'Obscur, Le Très Haut, L'Arrêt de mort* : "I l'était, dans la mort même, privé de la mort"¹³*

Autant de retours sur la mort.

"Mourir, c'est, absolument parlant, l'imminence incessante par laquelle cependant la vie dure en désirant. Imminence de ce qui s'est toujours déjà passé."¹⁴

M. Blanchot convoqué toute sa vie durant par *"La mort impossible nécessaire et l'expérience inédite"* liés par une amitié subreptice qu'il soutiendra en tant que sujet désirant.

Ecrire pour pouvoir mourir et non pour survivre pour reprendre un des titres de Kenzaburo Ôé *"Dites-nous comment survivre à notre folie"*.

K. Ôé est le père d'un enfant anormal et il n'a cessé d'écrire autour du thème d'avoir à choisir d'accepter d'être père d'un enfant anormal ou "de s'engouffrer dans une sorte d'éternisation de l'horreur" selon J. Allouch.

"Une affaire personnelle" sera la clé de toute son œuvre à venir et dont l'écriture se définit par rapport "au survivre", au contraire de M. Blanchot, qui écrivait dans *"l'espace littéraire"* :

"Le point central de l'œuvre est l'œuvre comme origine, celui que l'on ne peut atteindre, le seul pourtant qu'il vaille la peine d'atteindre. Ce point est l'exigence souveraine, ce dont on ne peut s'approcher que par la réalisation de l'œuvre, mais dont seule aussi l'approche fait œuvre".

Et qui écrit entre dans la zone d'attraction de ce point, s'approchant par hasard de *cet instant* et où qu'il aille, quoi qu'il fasse, ce point le retient.

"Exigence intérieure et vide qui s'exerce en tout temps et [l']attire hors du temps".¹⁵

Il m'est impossible de terminer , je laisse mon écrit en suspens.

¹ Bataille, O.C. VII, p.457

² Jacques Derrida, Demeure, p. 64

³ Christophe Bident, Maurice Blanchot, Partenaire invisible, p. 230

⁴ Ibid, p 229

⁵ M. Blanchot, La folie du jour, 1949 et Fata Morgana, 1973, p.11

⁶ M. Blanchot, L'Écriture du désastre, P. 110, Gallimard, 1980

⁷ Ibid, p..110

⁸ Maurice Blanchot, Le Livre à venir, cité par S André in Flac

⁹ Demeure, p. 82

¹⁰ Inventer le réel, p 264

¹¹ André Malraux, Antimémoires, chapitre 6, pp.217/218, cité par C. Bident

¹² In Lautréamont et Sade, 1963, 10/18, 1967

¹³ Thomas l'Obscur, L'Imaginaire p.40,

¹⁴ L'écriture du désastre, p. 70

¹⁵ L'espace littéraire, p. 60